4e ANNÉE, N° 151. --- LUNDI, 19 MARS 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.
Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Paris, chez *M. Chamouneuf aîné*, rue Richer, N. 6.
A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.
Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonnes
" ..... 6 mois, 4 "
Provinces et Etrangers un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-S
Le Journal paraît les 1, 9, 17, 18, 25, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

Les *souscripteurs au* Journal de Constantinople *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Mars.

Le sentiment de l'obéissance volontaire est éteint dans le cœur du peuple; l'impatience, le mépris de la loi, sont désormais les seuls instincts des masses, et notre génération tout entière est possédée d'un incurable et insatiable esprit de révolte; voilà ce que nous entendons dire et répéter tous les jours. Il n'y a, hélas! que trop de vérité dans ces plaintes. Le mal est grand, il est profond, il est invétéré; mais nous tous qui le signalons, qui le montrons du doigt, avons-nous le courage d'en scruter les causes? Nous qui nous lamentons sur les ruines amoncelées à nos pieds, recherchons-nous de quelles mains partent les coups les plus dangereux? Que les chefs de la société, que les élus du siècle, que ceux qui gouvernent et jugent la terre descendent dans leur conscience et se demandent si le peuple est le seul ou le premier coupable! Qu'ils se demandent si, pour trouver l'origine du mal, il ne faut pas remonter au lieu de descendre, et si les leçons et les exemples qui viennent d'en haut ne justifient pas trop souvent le désordre et l'anarchie qui règnent en bas. Ainsi s'exprimait il y a quelque temps le *Journal des Débats* dans un long et brillant article consacré à l'examen de la situation des esprits en France.

Ne dirait-on pas que ces lignes ont été écrites à l'adresse de la Grèce? Ne sont-elles pas le tableau fidèle de la situation morale de ce malheureux pays? Nous nous sommes souvent élevés contre certaines classes de la population hellénique; nous leur avons souvent reproché leur esprit de désordre et d'insubordination; mais elles ne sont pas les seules coupables. Au-dessus d'elles n'y a-t-il pas des hommes qui les entraînent et les perdent, et qui sont d'autant plus répréhensibles qu'ils savent tout le mal qu'ils font? Entr'autres personnages que nous pourrions nommer, voyez M. Tricoupi, que nous avons toujours considéré comme un des hommes d'état les plus estimables de la Grèce? Hélas! la tête lui a tourné; cet homme autrefois si sage et si modéré, ne voit plus, lui aussi, d'autre salut pour son pays, que dans l'envahissement du territoire d'autrui, sans nous dire les moyens dont il dispose pour réaliser ses irréalisables projets. *Quantum mutatus ab illo!* M. Tricoupi a aujourd'hui une façon de voir qui n'est pas celle de beaucoup de monde; il est dévoué corps et âme au roi Othon, et sous ce point de vue, il ne mérite que des éloges, en Grèce surtout où son exemple pourrait être de quelque utilité; mais pourquoi, de grâce, maladroitement compromettre la couronne, en en faisant un drapeau de guerre civile et d'invasion? Comment M. Tricoupi ne comprend-il pas qu'en généralisant de pareilles idées, il ne fait qu'ajouter au malaise d'un pays qui a tant besoin de calme et de repos pour le développement rationnel de ses intérêts!

M. Tricoupi vient en aide à l'esprit de révolte contre lequel il a' long-temps, si non victorieusement combattu; il trahit ses principes et ses habitudes; il renegretera un jour, sans doute, d'avoir ajouté par d'imprudentes paroles, à l'état d'effervescence anarchique qui pèse sur son pays. M. Tricoupi avait à faire l'oraison funèbre de M. Notaras, un des palikares de la guerre de l'indépendance: cette circonstance a inspiré à l'orateur panégyriste, la péroraison que voici: « J'élève ma voix au-dessus de » mes forces, au-dessus de la terre, au-dessus » de l'éloquence humaine, et je dis en l'hon» neur du défunt, en l'honneur de tous les » libérateurs futurs de la terre grecque qui » se trouve encore esclave sous la domina» tion des étrangers, ce que l'évangile dit.... »

M. Tricoupi nous rappelle, sans le vouloir peut-être, la vérité de l'axiôme si connu: du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas.

Dans notre numéro du 9 mars, nous avons donné l'analyse d'un firman émané de S. M. le Sultan, dans le but de mettre un terme aux abus et aux désordres dont souffraient les caisses publiques affectées au Patriarcat et aux Hôpitaux de la Communauté grecque. Nous publions aujourd'hui la traduction textuelle de ce document important:

« Nous avions souvent prescrit, par de précédentes ordonnances, de faire cesser désormais les abus auxquels ont été en proie les biens communs au Patriarcat, aux Hôpitaux et autres institutions utiles et nécessaires à la nation; et que l'on cherchât tous les moyens propres à empêcher les injustices qui sont commises par quelques prélats et qui portent préjudice aux habitans. Ces ordonnances sont restées sans effet, et les abus n'ont malheureusement cessé; ce qui est contraire à la volonté du Très-Puissant souverain, notre bienfaiteur commun, Sultan Abdul-Médjid (que Dieu, le très-miséricordieux, se mette point de terme à sa vie ni à sa gloire), et répugne à la bienveillance toute paternelle qu'il porte à tous ses sujets. Si, M. voit avec peine que l'argent donné pour le bien de la nation se trouve entre les mains avides des uns et des autres, et que les évêques surchargent le peuple d'impôts.

» Il est d'une nécessité indispensable que l'on veille à ce que tous ces abus disparaissent au plus tôt, car on sait que le premier devoir des évêques et des prêtres est de veiller à l'amélioration des mœurs, de pourvoir aux besoins de la nation dont ils sont les chefs spirituels et de donner au peuple le bon exemple, par leur propre intégrité, en évitant soigneusement tout ce qui peut ressembler à de l'avidité et compromettre leur considération; et si d'ailleurs il est à la connaissance de tout le monde que des métropolitains oublient leur devoir sacré au point de tomber journellement dans des fautes que même le vulgaire et les hommes les plus ignorants ne commettent pas, il est inutile de dire le résultat de cette conduite qui est de diminuer de jour en jour le respect du peuple envers ses supérieurs et de porter une plus grande atteinte aux bonnes mœurs. Puisque le titre seul de prêtre et d'évêque ne peut naturellement détruire la corruption qui est innée chez quelques uns, surtout parce que, comme cela arrive aujourd'hui, on ne se conforme pas, malgré les ordres de notre très-illustre Souverain, dans les prescriptions établies, il est nécessaire de prendre quelques mesures pour que ceux qui sont enclins au mal ne puissent mettre à exécution leurs mauvaises pensées et en général pour qu'il n'existe plus un lieu où les prélats adultèrent et vendent aux prix de l'or leur dignité, et par ce moyen élèvent à cette dignité les premiers venus qui disent: « que j'obtienne cette place et j'en retirerai toutes les dépenses qu'elle m'aura coûtées. »

« Votre intégrité, j'apprécie de notre Auguste Souverain, le soin de votre dignité personnelle, qui nous est chère à tous, et le zèle loyable que vous manifestez pour le bien de votre nation, vous feront, nous n'en doutons pas, mettre vos soins à ce que la volonté impériale, qui n'a pour objet que l'utilité de votre communauté, s'accomplisse sous votre administration patriarcale. Nous sommes convaincus également que tous les prélats bien intentionnés qui connaissent leurs devoirs spirituels, ainsi que tous les notables de la nation qui désirent le bien du public, feront des vœux de cœur et d'esprit pour la prompte réalisation de cette réforme qu'on ne cesse de demander à la Sublime Porte par des pétitions. Comme les affaires financières sont compromises, et que l'autorité impériale cherche en tout temps et en toute occasion à les sauvegarder, elle exige que l'on conserve au patriarche et à tout le clergé leurs privilèges, leurs grades et leurs dignités, de plus elle entend relever encore, aux yeux de la nation, leur dignité et l'honneur de leurs grades. En vertu de cette ordonnance impériale, vous formerez donc, sans perte de temps, une assemblée composée des plus dignes métropolitains du conseil, et des notables de la nation les plus respectables, laquelle assemblée examinera ces affaires et y pensera sérieusement pour en rédiger par écrit l'organisation qui devra être remise à la Porte. Agissez ainsi selon votre sagesse et votre justice, et hâtez-vous dans tout ce, du plus vite, ce but si désiré et si important. »

Rifa'at pacha, commandant du corps d'armée ottoman, dans la principauté de Moldavie, vient d'arriver à Constantinople, sur les ordres de son gouvernement. Cet officier-général, qui s'est partout fait remarquer par la discipline qu'il a su maintenir dans les rangs de ses troupes, s'était acquis les sympathies les plus vives et les plus méritées de toutes les classes de la population moldave. Les membres du *Magistrat* d'Ibraïla, témoins journaliers des services rendus par Rifa'at pacha, dans l'intérêt du repos et de la sécurité des habitans de cette ville, n'ont pas voulu laisser partir ce digne fonctionnaire sans lui exprimer spontanément toute la reconnaissance dont il les avait pénétrés eux et leurs concitoyens: ils lui ont adressé la lettre suivante, aussi flatteuse pour les signataires que pour celui qui en est l'objet:

« Ibraïla, 10 février 1849.

« *A S. Exc. Rifa'at pacha, général commandant en chef le corps d'armée de S. M. le Sultan, dans la principauté de Moldavie.*

« Excellence!

« C'est avec un vif regret que nous venons d'apprendre votre prochain départ de notre ville; Votre absence, nous vous prions de le croire, laissera un grand vide dans nos cœurs. La tranquillité dont nous jouissions, la bonne discipline des troupes commandées par Votre Excellence, et l'amabilité de votre caractère, en font un bon témoignage. Nous croyons donc de notre devoir de ne pas laisser échapper cette circonstance pour vous en marquer la plus vive reconnaissance, et pour vous assurer que bien long-temps nous porterons gravée dans nos âmes, la mémoire des jours si heureusement et si tranquillement passés pendant que Votre Excellence était à la tête de la garnison.

» Tout en vous priant, Excellence, d'agréer nos plus sincères vœux, unis à ceux de tous les habitans, pour la conservation de vos jours, nous avons l'honneur d'être,

» Les très humbles et très obéissans serviteurs.

» (*Suivent les Signatures.*) »

Avant son départ d'Ibraïla, Rifa'at pacha y avait donné un bal dont le *Nouvelliste* de Bucharest rend compte en ces termes:

« S. Exc. Rifa'at pacha, commandant des troupes impériales ottomanes à Ibraïla et Galatz, vient de donner aux habitans d'Ibraïla, un bal magnifique. La gaîté qui régnait à ce bal, ajoutée à l'urbanité qui caractérise Son Excellence, ont laissé un souvenir bien agréable dans les cœurs des habitans d'Ibraïla qui, du reste, jouit de la plus parfaite tranquillité et de la plus grande abondance, au point que les négocians peuvent se livrer, en toute sécurité, aux opérations de leur industrie si productive pour le pays. »

Les journaux de Vienne vont jusqu'au 6 mars.

Ils renferment trois nouveaux bulletins, Nos 25, 26 et 27 de l'armée de Hongrie. Le premier rend compte d'un engagement victorieux que le colonel Urban, commandant les troupes impériales au nord de la Transylvanie, eut le 18 février avec la légion polonaise. Il l'attaqua à Bayersdorf près de Bistritz et la repoussa jusqu'à Magyaros en lui causant des pertes considérables. — Les deux derniers bulletins donnent des détails des opérations du prince Windischgrätz contre le gros des insurgés hongrois qui s'étaient concentrés sur la rive droite de la Theiss aux environs d'Eslan. Le feld-maréchal partit de Bude le 24; le lendemain, il effectua sa jonction avec le corps d'armée du comte Schlick; le 26 et le 27 les insurgés furent battus sur tous les points. Ils commencèrent alors à se replier sur les Theiss et le 2 mars au matin, (c'est là la date des dernières nouvelles) toute l'armée du prince Windischgrätz se disposait à les y poursuivre énergiquement. — La garnison insurgée de la forteresse de Komorn a tenté, le 17 et le 24 février, des sorties qui ont été repoussées aussitôt par les troupes stationnées sur la rive opposée du Danube.

Sur la proposition du conseil des ministres, l'Empereur d'Autriche a ordonné que l'amende de 200,000 écus payée par la ville de Ferrare, soit mise à la disposition du Pape, pour que, s'il le juge convenable, il puisse l'employer à soulager une partie des maux dont le terrorisme régnant dans ses états frappe journellement un grand nombre de victimes de la révolution.

Des lettres de Bucharest annoncent que le corps de troupes russes qui était passé en Transylvanie, sur l'appel qui lui avait été fait par les autorités de cette province, est rentré en Valachie où il a repris ses cantonnemens. Cette nouvelle mérite confirmation.

Nous apprenons, voie de Malte, que la forteresse de Moultan qui résistait encore après la prise de cette ville par les Anglais, s'est rendue le 22 janvier à discrétion, après avoir essuyé une canonnade de 18 jours continus. L'effectif de la garnison de la forteresse était de 4,000 hommes environ.

Cette nouvelle, connue le 3 février à Bombay, y avait produit une joie enthousiaste et générale.

Nous apprenons, d'autre part, qu'un corps d'armée anglais composé d'environ 20,000 hommes, dans l'attaque d'une position retranchée défendue par les Seiks, dont il a fini par s'emparer, a fait une perte d'environ 3,000 tués ou blessés, parmi lesquels on compte beaucoup d'officiers. Quelques régimens ont perdu leurs drapeaux.

Nous avons reçu, dans le courant de la semaine dernière, une lettre de Tehran, sous la date du 13 janvier et signée: *Mirza Semmet-Abdul.* Le signataire s'y inscrit contre la dénomination de commandant en chef de l'armée de Khoraçan, donnée par notre correspondant à M. Semineau, et se plaint d'autres inexactitudes, sans que nous soyons obligés de le croire sur parole. Comme nous n'avons pas l'honneur de connaître Mirza-Semmet-Abdul, et que, d'autre part, nous n'avons jamais eu lieu de douter de la bonne foi de notre correspondant, nous attendrons de plus amples renseignemens pour savoir à quoi nous en tenir sur la valeur de la réclamation qui nous est faite.

PREMIÈRE LISTE des offrandes mises à la disposition de S. S. Pie IX comme témoignage de sympathies affectueuses.

Le père Nersès Lazarian, Piastres 1,000; Nanon Glavany, 100; Fanny Glavany, 50; Virginie Glavany, 50; Gaspard Glavany, 100; Jérome Glavany, 100; Hippolyte Glavany, 100; A. Glavany, 50; Faus. Glavany 50; Et. Glavany, 50; Joseph Glavany, 20; Hélène Glavany, 20; David fils de G. Glavany, 20; Frédéric, fils de G. Glavany, 10; Nanon fille de G. Glavany, 10; Clotilde fille de G. Glavany, 10; Marie fille de H. Glavany, 10; Albert fils de H. Glavany, 10; Clémentine Glavany, 100; Thérèse Glavany, 100; David Glavany, 1,000; Georges Rossi, 20; Joseph Rossi, 20; Jean Rossi, 10; Elisabeth Rossi, 10; Elisabeth Rossi, 20; Marie Rossi, 10; Pierre Veruda, 20; Catherine Veruda, 20; Antoinette Veruda, 10; Et. Veruda, 10; Nicolas Livada, 20; P. Livada, 20; Léonard Livada, 20; Catherine Livada, 20; Nicolas fils de Léonard Livada, 10; Antoine filsde Léonard Livada, 10; Anne fille de Léonard Livada 10; Lucica Corali 50; Maria Tomagian, 20; N. Cussa, 20; Pétahis, Cussa, 20; Joseph Cussa, 20; Marie Cussa, 20; Regina Cussa, 20; Nasri Cussa, 20; Annette Cussa, 20; M. C. sa femme et son fils 100; Les Frères de la Doctrine Chrétienne, 200; E. Boré, 100; B. Schiapparelli, professeur, 20; S. Tonnisiti, idem, 20; Maubert, 20; Bourgeois, élève, 20; A. Giuliani, idem, 1; B. Caporale, idem, 1; E. Hava, idem, 1; V. Cœspin, idem, 1; H. Brousek, idem, 1; J. Privilège, idem, 1; M. Girard, idem, 2; A. Stamboly, idem, 1; A. Araboglou, idem, 1; A. Pisani, idem, 1; C. Pascal, idem, 1; A. Naoum,

---

FEUILLETON.

MADAME DE MERVILLE.

I.

Quelques jours après la révolution de février, le jeune marquis de Manteuil voyant Paris triste et désolé, les salons déserts et les rues pleines de troubles, quitta la capitale et alla s'installer dans un vieux château, auprès d'une vieille tante qui, ancienne émigrée et veuve d'un homme dont la tête avait roulé sur l'échafaud républicain, pouvait avoir besoin d'être rassurée contre les suites de la nouvelle république.

Il emportait avec lui ample provision de souvenirs et promesses de la part de son ami, M. Gaston de Rouvray, d'être tenu au courant, presque jour par jour, des événemens intimes de la capitale. — Les journaux lui apprendraient le reste.

Cependant il habitait sa retraite depuis plus d'un mois déjà, et il n'avait pas encore reçu de nouvelles de son ami, malgré deux lettres fort pressantes qu'il lui avait écrites. Il commençait à s'inquiéter, lorsqu'un beau matin la facteur rural lui apporta parmi ses journaux une vaste enveloppe cachetée à tous ses angles et taxée d'un port double. C'était une lettre de Gaston.

M. de Rouvray expliquait son long silence en huit pages d'écriture. Nous ne transcrirons ici que le passage le plus utile à notre récit.

« Paris, le 10 avril 1848.

» Mon cher Léonce,

» Quand tu auras lu ce que je vais t'écrire, tu sauras pourquoi je suis resté si longtemps sans te répondre; — car tu m'as écrit, je crois... deux lettres, mais je l'avoue, j'en ai oublié le contenu. Qu'importe, après tout! mon cœur vaut mieux que ma mémoire, puisqu'il n'a jamais battu deux heures de suite sans regretter ton absence; et c'est là, je te le jure, la plus grande preuve d'amitié que je puisse te donner dans les circonstances présentes.

» Ne va pas croire que je sois pour rien dans le gouvernement ni que j'aspire à aucun des honneurs électifs; non, je n'ai point brigué les suffrages des citoyens gardes nationaux de ma compagnie, et je brigue encore moins ceux des citoyens électeurs de mon département. Je ne sais rien de ce qui se passe autour de moi, j'ignore les noms de ceux qui nous gouvernent; on dit qu'ils ne sont pas beaux (je parle de leurs noms), et qu'ils mènent la France tout droit vers un abîme; j'avais cru que nous y étions déjà arrivés; il paraît que je m'étais trompé.

» Non, mon cher ami, ce n'est point la politique qui absorbe en ce moment mon existence. J'entends bien répéter à mes oreilles des mots étranges, mais je ne les comprends pas. On me parle sans cesse de clubs, de manifestations, d'organisation du travail, de république démocratique, de socialisme, de réaction, de fraternisations etc. etc. Lorsque je hasarde un pied dans la rue, je rencontre des gens qui suivent un drapeau et qui me barrent le passage en criant: « Vive la République! » Alors il ne me reste qu'une ressource, c'est d'attendre que la procession soit passée, ce qui me fait perdre quelquefois trois ou quatre heures. Un jeune phalanstérien de mes amis, dont j'ai fait la connaissance avant-hier, m'a assuré que c'était ainsi qu'on organisait le travail. Je le soupçonne de ne m'avoir pas dit toute la vérité.

» Hier encore j'étais allé voir dans une maison à trois heures; je me mets en route à deux heures pour parer à tout événement: je courais, j'avais des ailes. (Au moment où j'allais atteindre le quai Voltaire, je tombe dans une colonne de femmes qui organisaient aussi le travail. Cette organisation a duré deux heures. Quand je suis arrivé au rendez-vous, Adrienne était sortie.

» J'aurais volontiers envoyé à Satan l'organisation du travail, si le jeune phalanstérien de mes amis ne m'avait dit que c'est le seul moyen de sortir de la crise actuelle.

» La crise, mon cher ami, est une maladie qui fait beaucoup de victimes à Paris; aussi a-t-on mis des médecins à la tête de toutes les administrations, et les murailles sont couvertes d'annonces de remèdes que leurs inventeurs proclament infaillibles.

» Pendant quelques temps, j'ai cru en être atteint; j'étais provoqué, distrait; je ne riais plus, je ne mangeais pas et je dormais à peine. J'avais remarqué que la nuit où pour la première fois le sommeil avait fui ma paupière, coïncidait avec le jour où j'avais lu, écrits en grandes lettres sur tous les murs de Paris, ces mots sacramentels: « Frères, veillons! »

» A partir de ce moment, j'avais veillé.

» Hélas! mon cher ami, je dépérissais à vue d'œil; je ne pesais plus que cinquante kilos, et tous mes habits me flottaient sur le dos. Cela devenait inquiétant.

» Ce jour-là était le lendemain de ton départ. Pendant rencontré Adrienne. Qu'elle était belle! mon cher Léonce; ses yeux d'un bleu profond avaient des regards si pénétrans, ses cheveux noirs de si longs anneaux, son front tant de noblesse, son sourire tant de douceur, son profil tant de pureté, qu'il me fut impossible, pour aimé dire, de détacher d'elle mes regards lorsque je l'eus aperçue. Et lorsqu'elle se leva!... Quelle élégance dans la taille, quelle grâce dans les mouvemens! Toi qui es un poète et rêveur, imagine un idéal, et quand tu la verras... Mais tu la connais peut-être! C'est la baronne de Merville; son mari en mourant au commencement de l'année dernière en a fait la plus belle veuve de France. Elle a porté le deuil est s'est tenue à l'écart pendant un an, ce qui explique pourquoi nous ne l'avons pas rencontrée une seule fois chez la comtesse de G.... Il a fait une révolution pour l'arracher à sa retraite. Mais comme à vingt et un ans le souvenir d'un vieux mari ne prend pas ordinairement l'aspect sinistre d'un regret éternel, la charmante baronne ne semblait pas devoir priver plus longtemps le monde de son incomparable beauté. C'est du moins ce qui résulta de la conversation ce soir-là.

Mme de Merville avait dîné chez la comtesse, et la soirée s'était passée rapidement. Au moment où elle allait rejoindre son hôtel, à pied et suivie seulement d'un valet, car les voitures de maître n'osaient pas encore circuler dans les rues tumultueuses, on entendit tout à coup sous les fenêtres des chants hideux et des cris menaçans. Des voix rauques et avinées hurlaient les refrains de la *Marseillaise* et de la *Carmagnole*; à chaque couplet retentissaient le cri de: Vive la République! à bas les aristocrates! à la lanterne les aristocrates! et autres gentillesses du même genre.

Toutes les femmes étaient tremblantes, et bien que peu à peu le bruit s'éloignât, il était néanmoins question de transformer les salons de la comtesse en chambres à coucher.

Cependant le bruit cessa tout à fait. La manifestation pacifique était passée, la frayeur se dissipa, les femmes qui avaient des maris, des fils ou des frères disparurent, et la baronne resta la dernière. Elle voulait se retirer, la comtesse s'y opposait.

— Ma pauvre vieille tante ne se couchera pit pas, disait Mme de Merville.

— Mais votre valet lui portera un billet, observait la comtesse.

—Qu'importe! elle ne pourrait pas fermer l'œil.

— Mais si vous sortez avec votre laquais et que ces misérables aperçoivent sa livrée, vous êtes perdue.

— Ils sont loin maintenant. Et d'ailleurs une femme n'a rien à craindre.

— Adrienne, croyez-moi, les femmes en temps de révolution sont exposées comme les hommes. Mais puisque vous voulez absolument vous en aller, permettez du moins à l'un de ces deux messieurs de vous offrir son bras.

Madame de Merville hésitait.

— Vous prendrez le bras de M. de Rouvray, reprit la comtesse. M. le chevalier de Saint-Yves, en sa qualité d'ancien militaire, formera l'arrière-garde, et votre domestique marchera en avant en éclaireur.

» Quelques instances faites par M. de Saint-Yves et par moi effaçèrent les dernières scrupules de la baronne, et un instant après je sentais son bras se poser sur le mien.

» Nous arrivâmes sans encombre, mais je m'en revins fort troublé. Je passai la nuit dans une agitation extrême que je mis sur le compte de cette fameuse affiche: « Frères, veillons! » Deux jours après, je rencontrai une seconde fois la baronne chez la comtesse de C... Depuis lors je l'y ai revue fort souvent.

» Enfin, il y a dix jours, j'avais dîné avec elle chez la comtesse; il était tard: tout le monde se retirait; la comtesse me fit signe de rester.

— Mon cher monsieur de Rouvray, me dit-elle quand je fus seul avec elle, pour Dieu! qu'avez-vous?

— Moi! madame la comtesse? n'écrai-je comme un pauvre sourpis en faute.

— Oui, vous, Gaston; depuis quinze jours, vous n'êtes plus le même; vous si gai, si étourdi autrefois, vous êtes aujourd'hui rêveur comme votre ami, M. de Manteuil. Franchement, vous m'inquiétez. Allons, dites-moi ce qui vous pèse sur le cœur.

— Mais je l'ignore moi-même, madame, répondis-je assez déconcerté. Les événemens politiques, sans doute, la situation des affaires...

— Non, non, Gaston, reprit la bonne dame en souriant, la politique ne donne pas cet air mélancolique et tendre.

» Je restait interdit.

» Tu sais, mon cher ami, combien la comtesse est femme d'esprit et de tact; tu sais combien son âme, au milieu des neiges de la vieillesse, a conservé de chaleur et de bonté. C'est une de ces femmes dont on peut dire qu'elles ont tout appris et qu'elles n'ont rien oublié.

» Ses deux yeux, pleins de vivacité et de finesse, étaient fixés sur moi.

— Tenez, poursuivit-elle, voulez-vous, mon jeune ami, que je vous dise ce que vous avez?... Eh bien! vous êtes amoureux.